

Martine Cros  
Autoportrait à l'aimée



Éditions QazaQ



Autoportrait à l' Aimée

Martine Cros

# ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: @Le\_Curator

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

couverture : Martine Cros et Jan Doets

ISBN : 978-94-92285-16-4

Tous droits réservés

2015 © Martine Cros & Éditions QazaQ

## MARTINE CROS

Née en 1963 à Berlin, Martine Cros a grandi entre Nancy, Béziers et sa ville natale. Elle a suivi des études d'assistante de service social à Metz, et a travaillé pendant 28 ans dans le milieu médico-social.

Elle écrit, et peint depuis l'enfance, fréquente l'atelier d'arts plastiques de Christine Delbecq à Dijon pendant dix ans. En 2010, elle crée un blog, atelier d'écriture poétique : <http://allerauxessentiels.over-blog.com/>

En harmonie avec le poète Jean-Pierre Duprey qui avait du mal à se définir dans une biographie, elle suppose que sa vie est entièrement et de source sûre dans ce qu'elle écrit.

Publications de poèmes en revues numériques : Levure Littéraire n°2, 7, 11 ; Terres de femmes (Anthologie) ; Presque dire (atelier d'écriture «*Tentatives d'écrire (son) Tel Aviv (à soi)*» ; Terre à ciel ; Paysages écrits n° 23 ; Ce qui reste ; Le radeau des Médusés (hommage aux migrants) ; Les Carnets d'Eucharis n°44 ; Festival Permanent des Mots (Libres courts).

Publications papier : participation – à deux recueils collectifs: «*Danse avec les mots*, 5ème concours d'écriture des *Contes du jour et de la nuit* », Editions Gens du Monde / Epingle à nourrice, 08/2014 ; «*A la dérive, les naufragés du paquebot Monde* », édité chez Amazon, 04/2015. – à la revue Festival Permanent des Mots n°6.

(...)

Au lac profond des regrets  
creu de mes terres exilées  
que n'ai-je plus tôt été  
ton amante  
En ce monde dédale de ruines  
ma silhouette se déplie  
endolorie comme une brume  
que des torrents traversent

(...)

j'échoue sur une terre  
où je ne suis  
aucun mot  
l'amour a inondé ma voix

« A l'heure sororale et douce des mains jointes,  
J'ai contemplé, sereine, un visage effacé,  
Tels les convalescents aux fraîches courtepointes,  
La fièvre disparue... A l'heure des mains jointes,  
Je t'ai donné les derniers lys de mon passé. »

Renée VIVIEN

« Au bord des pliures du temps  
tes mots  
en marge  
dans le gisement des formes  
sur le gouffre de tes attentes »

Angèle PAOLI

Acte I

(D'abandon, le visage)

*une femme ordinaire*

Une femme  
ordinaire  
un être en marche lente  
qui s'assied  
à elle comme absente  
assise sur rien et  
lasse de ce qui la fuit  
elle prend un coton l'imbibe  
de murmures  
caresse son front  
bombardé  
elle ne sait plus dire l'origine des mots  
ni leur devenir  
formatée    vie à l'endroit    rivage sage  
colonie pluie



En prononçant *reconnaître*  
souponne jette le coton  
commence à lire  
des mots muets  
sur le miroir  
Sous le visible  
se bat  
la langue fleur du reflet  
Les lèvres pleurent  
emmurées meurent  
dans le regard  
la main écrit le long  
des frontières  
faiblement présentes  
Fleure la langue du reflet

éruſch l tneruelp ſervèl ſel  
noisztno l tircé nof at al

Au ru se mêle  
un fleuve plantureux  
et ce n'est qu'un sourire  
à sa source  
Don de savoir parler le peu  
à sa moitié de solitude  
l'autre ordinairement  
s'assied à ses côtés  
la rend à sa transparence

Un peu de pourpre d'eau  
dans ses rêves de chairs  
elle se relève et marche

*èles joursrusch l tremblentpl*  
*élève sel nune voixno l tal*

marche en être et UNE  
se lève femme DEUX

*infinitésimale*

Tranche d'herbe  
Stabat de vent entre mes mains  
J'esquisse et lisse ta hanche de  
demain    Revers d'une paume  
          hanche blanche de jasmin  
un double chant  
dont je peins l'air

Je savais ressentir  
tes peurs secrètes  
la menthe bordant tes chemins  
le secret de nos langues plongeantes  
au bord d'une seule langue,

l'aimer ici  
delà nos enclos

Au bord de crier je tais  
tranche d'opium l'amour  
se crie ce cri se flanche  
en déroulé  
pays aride  
bleu décolleté  
rocher tu décalques  
ta pensée  
sur un désir que je déclos

Infinitésimale  
je me mêle aux semelles  
de ton sable émouvant  
sur lequel mes aveux s'aquarellent  
le temps d'un va-et-vient d'écume s'échouant  
dans le tremblé de ton chant pur  
dans ma cellule de moine,

en écho        ma cellule  
mon moine,  
seuls  
                face à l'immensité

Si frêle il me faut un grand amour immense  
pour aborder le lin brumeux de l'horizon  
que j'enduis de mains qui jouissent,  
de l'art  
Mains cousues au vide  
soupirent et pleurent  
ta peau

que je ne connais pas

*dans les paumes*

Dans les paumes d'un temple  
le sacre de ta chevelure  
Dans le miroir d'un ciel  
le bleu vert de tes iris  
Sommeille  
entre eux      comme un fruit attendu  
un espace      un lieu  
où s'accouder enfin

Dans mes paumes je voulais tes seins

Dans mon ventre  
ce que nous sommes  
s'écoule dans la gare  
s'égare et roule  
ne devient rien qu'un point

Dans mes paumes      je voulais ton ventre  
il                      s'empreinte dans mon nom

je essoufle ta bouche  
ton haleine sucrée salée  
sucre mes rangées de mots  
tu me déflores et je m'arrime  
comme une aura à ton insu

Je te prends  
par derrière      Poésie  
je fais l'amour à l'échine  
des douleurs sans issue

à pleine bouche,  
affamée  
de Toi                    depuis si

Trouée de signes étranges  
dans mon figuré  
sans être enracinée sauf dans le  
rêve premier  
je m'ouvre au coquelicot de ta bouche  
objet de ma clarté



*au lac profond*

Au lac profond des regrets  
creu de mes terres exilées  
que n'ai-je plus tôt été  
ton amante  
En ce monde dédale de ruines  
ma silhouette se déplie  
endolorie comme une brume  
que des torrents traversent

Enfin tu serais là  
ma bouche close émue  
entre tes calanques  
ne dériverait plus  
car tu serais mon port  
et je serais ta crue

Te prendre

dès l'arrêt du train  
te prendre

à l'aile d'une averse

à nous mêmes enfin te redonner  
au grand rire jaillissant de la terre  
au lavé des errances  
prononcer le joui  
de nos volcans éteints

*dans la splendeur*

Dans la splendeur  
qui n'a plus forme humaine  
froide et nue  
dans les paumes qui implorent  
leur tissu de beauté,  
écrire

Sous les paupières closes  
où se meurt le visage  
derrière le train au loin  
le visage du train  
Point de vue sans s'effacer jamais,  
aimer

Sous le grain de papier  
ce point de non retour  
où à perte de souffle l'oubli pose  
le poème

Dessus s'érigent les barricades  
trop de mots  
ficelés trop serrés pas assez  
bientôt le coeur pourra monter  
sur ce spleen idéal

La fin approche  
ou la naissance  
Y a-t-il de la splendeur  
en ce début qui contenait la fin ?

Y a-t-il cela,  
ce fondement de songe  
pour apaiser la peur ?  
pour étayer les mots  
sans souvenirs ?

Le mot,  
seule peau entre les mondes ?

Les yeux se ferment  
à tes noires blessures  
aux mouvances du silence  
tu n'entends rien que le chant  
de l'écriture

Tu prends la plume le radeau  
tu prends la fuite  
juste sentir que tu prends l'eau

nauffrage poétique

rejoindre la plage peut être

se baigner dans ses yeux

*au bleu si loin*

Au bleu si loin comme trouée de ciel  
j'aperçois ta main douce sur les clenches de l'île  
et tes pas aux paliers  
Tu palpes les mots ils doivent  
franchir les seuils ils tentent  
de ne pas le faire aussi  
Je garde  
l'ancre fragile des possibles,  
boîte de Pandore  
posée à même ta table de travail,  
ordre établi

Iras-tu vers ces orées qui  
t'appellent ces vastes paysages  
courant depuis tes yeux à jouir dans la mer  
Ouvriras-tu la porte bleue qui mène  
par l'escalier impur à ma chambre  
aux lumières vermeeriennes

Tu avais passé le cap  
le bonheur te submergeait  
et tes douleurs ces contrées  
anthracites puissantes qui  
habitent encore ta chair  
disloquée

Je descends pourtant une à une  
les marches de bois qui craquèlent  
et je m'y évertue  
afin de t'éveiller

Descente vers toi puis  
assise sur ton seuil  
à l'arrêt comme un chat  
quand toute l'espérance fonde  
à l'attente mystérieuse

J'imagine alors  
que tu aies si peur  
de franchir l'arche du monastère  
où résonnent tes vœux  
qui seront cri, ou chant,  
d'oiseau, purs comme pépiement

Et de tous les écueils  
qu'elle sème dans la perspective  
cette belle vue de cellule marine  
qui te charme tant qu'à l'aube elle  
te crucifie

Tranquille fièvre d'écriture  
comble de vie semée dans nos entrailles  
à l'orée d'un sommeil peut-être d'une mort,  
être aimée à  
en implorer l'oubli



Acte II

(Tristesse)

*de l'amour*

– I –

Présence silence dans le dehors gelé    Le calendrier de l'avent s'ouvre    La  
tiédeur de la pièce    Tout pour ne pas pénétrer ce qui berce    pas aller plus  
profond où le ventre se serre    qui ne se serre pas contre ta belle sibylle  
Le mur de ta témérité fendille    La nuit sc'andante de désir    songe et  
se défait    Tu vois un feu de cheminée    quelques noix    un tapis de  
tzar rouge    et son corps si doré    Mais sur le parquet nu    ce n'est rien  
qu'une messe de nuit

Saura-t-elle si loin que tu lui es soumise    Esclave de chair vive crucifiée  
Sacrifiée à jamais comme un animal doux sur la stèle assolée aux roches  
des secrets    Te souviens-tu l'abandon au silence des gestes, ces mots en  
soi qui savent les fêlures

Ton âme brûle vive au foyer de sa voix qui te lisait l'écrin des langues  
éclatantes    Elle résonne encore    la splendide pluie de mots    dans la nuit  
sans muselière

Te souviens-tu du baume sur ses mains auxquelles tu faisais l'amour  
seules parcelles de soie qu'elle ne t'ait jamais cédé dans la paume de  
l'instant Tu buvais ses plaines ses sillons sa chevelure, et le Libera Me  
céleste des promesses sous le ciel incertain

Tu n'es plus qu'une lèvre fendue et tu habites la commissure d'un baiser qui  
n'a de lieu que pour sourire

*de l'amour*

– II –

aux 4 coins de moi s'effeuillent les silences  
je pense à noter qu'à  
part toi nul être peut être moi.  
nous sentons des gouttes de  
comme un désir  
puis ouvrons  
le parapluie du mythe  
mais qu'est-ce un paramour qui ne sert qu'à  
décorer orange un bas de porte blanc ?  
mon pas attend sur le seuil  
l'infranchissant de peur  
sais-tu le sais-tu savons  
rien qu'en une rencontre nous  
saurons le tout pour le tout et  
tout cela pour rien

*se désenparer*

Se désenparer de la parole

en rivière coulent  
les terres en lambeaux  
en auréoles  
ruisseaux silences  
grands lacs de lait  
où le nuage lape la surface

Se désenparer de la tristesse

en corps se coulera l'effilochée  
ô couturière  
reprise moi cicatrise  
le déhanché de saule  
venant lécher la rivière  
pour y noyer son pleur

Se désenparer de nos étranges visages

juste un baiser d'orage  
un emparé de nous  
pour ne pas nous mourir  
la nuit cette nuit là baignée d'obscurité rousse  
sombre dans la tristesse  
la première larme de  
Vénus

*taire*

Aux commissures des lendemains  
à l'ombre des royaumes    tu tais  
tu forges le creuset  
d'un certain silence  
tu fuis l'infinif            en tout genre soluble  
tu t'exiles de tout        cet indicible *mais*

à même la terre    tu    où le taire se naît

quand se meurt à nos pieds la plaine des condoléances  
où le chantier des mots va s'éternisant

Les mots les baumes sur nos corps deviennent  
la trame d'une douce folie  
Tu les noues sur son ventre les couds feuille blanche  
tout à réécrire :  
de *je suis mortelle* à *j'en jouis*

Sur ton front murmure  
ta lucidité naissante en son regard  
faire silence

le reste te laisse sans voix

Acte III

(Silence)



*trêve*

Plie moi dans ton ventre creux  
Si friand de brebis égarées  
Régale toi de mes semelles de femme  
Je m'offre à toi comme une fin de vie  
Je m'offre ouverte où le chemin t'étrangle  
Suspends ton vol arrime tes regrets  
Une dernière femme par derrière la haie  
A basculer les mots et les sons et la mort  
Pourfends-moi de tes lèvres qui viennent sécher  
Aux jugements derniers  
Je veux ton ventre sur l'autel  
Trêve !  
Ta nef où brûlent les chandeliers  
Fous de brûler pour rien ou  
Rien que pour moi qui  
Suis le rien      Je veux  
L'origine de ton monde  
Tes bas-reliefs profonds où je prie dieu  
Que j'infinisse ta fleur humaine qui  
Est aussi  
Prière et peut-être  
Absolution

*je sangle le fil*

je sangle le fil  
de ma pensée à ta rive  
m'élance au delà  
des bogues rosées à  
fleurir dans ta blancheur

dans le coquillage échoué du hasard  
tu nacres et  
je perle

la vie est hors de moi  
marche à peine sur son fard  
plus ou moins  
sans ivresse sans désir

les désirs, tous, ont été jetés  
aux charniers, défaits de leur consistance  
amassés tous, les désirs, un à un retirés  
aux enfants aux femmes aimées aux larmes et  
à toutes les fleurs qui bordaient le chemin

seule ta chute en moi rescapée m'a redonné  
la force de plonger dans la fosse rassembler les os  
les yeux exorbités les mâchoires bées les coeurs broyés  
j'ai pris dans mes bras tous les désirs  
qui criaient là  
longue chute de toi et mon vertige  
un nous qui me donne un toit  
libre et un désert pour pétrir  
les dunes  
et un port apaisant

poésie tu me chutes

je veux sonder ta chair profonde  
que j'inventerai ancrée te prendre par derrière  
la syllabe dans l'orée du désir ombre d'or rouge ouvert  
je m'emplis de toi plisse soupirs  
le doute se déplie tu me plais  
tu me fais attendre à genou  
j'en ai peur  
comme quand j'écris je me perds ainsi en ce nôtre  
autre nous qui se noue et nous ôte  
le temps qu'enfle le clos de nos yeux  
au creu cambre de nos reins amoureux

j'aimerais dire tout bas sans que tu entendes  
le pluriel inventé  
inventer les rimes de mes ivresses

mais quand saurai-je parler  
pour que  
seulement  
tu me voies

en aparté je t'appelle Vent,  
Hanche, Cîme, Allongement  
de moi de mes jambes sur  
le sable de ta crique obsidienne

je te demanderai si l'eau d'automne est bonne  
tu sortiras trempée de songes et de flots  
t'allongeras sur mon dos fraîche  
comme un oui

pardon, sable ! je te trahis !  
car dans mon dos tremble l'infini  
tout en chair longeant là mon échine  
qui n'était que fardeau  
jusqu'à, Beauté, ton arrimage intime  
ta main ta main marine m'arrime  
comme jamais  
à cet entre nous où je naîtrai  
abondance si femme si

*médiane*

Médiane errante dans le manque  
ouvre le rideau du ventre  
scène d'un rire ouvert comme une plaie  
De sa gorge déployée en ce discret silence,  
de ce vieux puits  
abandonné  
à l'écart de sa source, elle brome et seule,  
la lassitude vient cambrer ses reins  
Sous le tamis de son regard elle sent  
des gouttes de pluie – il fait si beau –  
Accueille l'envers du décor où se murmure l'autre  
qui ne l'entend pas  
S'estompe d'un revers de main  
Aliène le lit, déshabille d'un clac de cil  
cette passante et celui-cil, les aime les aime  
ainsi passants  
oscille-cambre à peine d'un espace entre les embrasser et

ah ! non non  
impossible  
clic  
enregistrer sous  
"la dérive"

Tisse dans l'attente un poème  
un versant de verset qu'elle écrit dans le mime  
Passages, aguets, décor,  
périme

*le cimetière des vertus*

corps gelé sans plus de force qu'un faon traqué au fond des forêts émeraude  
chair asservie au vent d'hivers glaçant la lame de l'émotion aussi fragile  
qu'un oiseau malade à la traverse grisâtre des villes. ce qui pleure du  
corps âme morcelée par le tir des roquettes à la mort scellés, errent les  
gamins de sang et d'or, dont on perçoit : l'étincelle n'arrime plus le  
regard vide vide étouffé par l'inqualifiable, le mot *absurde* se périmé  
perd son sens devant : cruauté devant : bassesse. corps âme songe  
sentiment chemin cendre s'embrassant passionnément s'étranglent de  
sanglots. quand t'ai-je vue depuis toujours une musique s'impatiente  
vibre et se mêle à l'espace clair étrange rose orange. ni borne ni frontière  
ni homme, car le désert les envahit ils ne sont plus que sable ou aile de  
prières. tes sables mouvants ah quelle mouvance-là au creux des  
tempes la zéphire lassitude de n'être rien qu'une proie. Ô fondre à être  
ta proie au cou de ton bonheur léger certains déclament à trop croire  
qu'on puisse adoucir un trop-plein fantastique avec trois vers six pieds. et  
pourtant, n'est ce le désordre des choses que la cohorte de ces vanités,  
comme tant de pèlerinages vains, de corps du Christ fondant sous les lèvres  
affamées de spiritualité, bouches ouvertes au tirs de tout mot le sniper  
dans les dos communie. l'allée froide de l'hypocrisie sous le chant du  
chœur. dans les rues de Venise j'entends encore ce frou frou de gondoles  
rejoignant San Margharita à Tel Aviv je pleure la femme d'Israël l'enfant  
inanimé de Gaza à Salzburg les pas de Wolfgang dans la nuit à Berlin  
ma peur devant ce Jésus noir sur la croix de la Gedächtniskirche.  
en moi je t'entends m'énumérer les autres et le silence nôtre. je t'entends



accepter ce bout de chemin nu, le malheur à ne pas être de ce monde. as tu confiance quand s'ouvre à toi une Lady Chatterley d'orge et de feuilles. tu dis nous parlerons mais tu n'appelles plus. d'ailleurs c'est moi qui t'appelais de mon amour. qui veut prendre qui dans ses bras du bout des yeux, qui, quel est né pour aimer, quel, pour détruire. ces amants ces amies s'embrassant désastres du passé encore si poignants de trop de présence lâchez-moi ne peuvent ils ne peuvent elles impudiques de vérité me donner l'oubli simple de leurs noms. chanter simplement vivre du bout d'un monde qui se clôt plus de noms rien qu'un corps à corps avec le vide que ne gèle jamais l'herbe fine aux fleurs blanches où repose l'âme germinante Ô mien jardin des mots entends tu oui tu l'as fait mon appel primitif et sauvage et de force stellaire je l'aime lucide et pâissante d'être qui pâlit jusqu'à se confondre, dans la masse à nouveau

*pluie les pleurs*

Pluie les pleurs l'amour au dessus des champs de silences velours le cœur s'envole comme une grosse pierre. je tente la voltige dans ma volière, et voilà qu'un piano me parle pour dire, le son de ma transparence sur le cours des égoûts, qui finissent toujours en de belles rivières. je danse la valse entière, Sibélius m'enveloppe de voile de mariée. oui j'épouse cette nuit ce songe doux et ténébreux et entre au couvent où voyage le vent, vent dans mon cou, était ce le souffle chaud de ta pensée y penses tu au sacerdoce à l'oubli des quais ouatés sans doute un réverbère berbère une sentinelle venelle où jadis nous venions nous embrasser y venions nous je ne le sais

*une terre, où*

j'échoue sur une terre  
où je ne suis  
aucun mot  
l'amour a inondé ma voix

sur la rive s'esquive  
la caresse parler n'est que secousse  
sur le nouveau continent  
et la vague fouette l'austérité

à gauche un grand piano ressemble à une femme

plus loin plié contre l'air un chevalet

un dernier soupir ou est-ce le premier  
enfle en ma poitrine où l'or des écritures  
vient se taire dans l'autoportrait

quelque chose dans l'imprononcé  
s'est fissuré et  
immédiatement cicatrisé

de toi déserte encore  
j'écrirai plus tard le  
roman de mon visage  
recomposé,

et sans poésie.



